

ROGER COSME ESTÈVE
ou
la couleur du feu

FEU !

La maison brûle.

La maison brûle et tout ce qu'elle contient de cher et de précieux s'envole en fumée et se réduit en cendre.

La maison brûle du sol au plafond et plus personne n'y peut rien. Tout va s'effondrer. Tout disparaîtra.

Même la femme, prise dans les flammes, qui hurle son effroi en vain.

Du passé il sera fait table rase.

Cette maison qui brûle, c'est la sienne, et les hurlements qui s'en échappent, qui lui déchirent l'oreille de leur stridence, ce sont ceux de son amour en train de passer de vie à trépas dans les plus viles souffrances.

Le crabe, funeste pyromane, a allumé l'allumette.

Ce n'est pas la première fois qu'une maison s'effondre derrière lui, et sans doute ce ne sera pas la dernière.

Heureusement, Roger Cosme Estève a pour lui qu'il appartient à la catégorie des peintres qui peignent debout.

Nomade dans l'âme, les années 80 l'ont vu arpenter les lieux désaffectés de son cher pays catalan (usines à l'abandon, vieux lavoirs, parcelles de forêt incendiée) et y prélever, après les avoir couverts de latex, des "peaux du monde", les *Pells de la terra*, œuvres par essence éphémères qui seront exposées en Avignon, à la Fondation Miró ou encore au prieuré de Serrabonne. La décennie suivante, il se retrouve en résidence au Kirghizstan et au Kazakhstan, d'où il rapporte de grandes feutrines recouvertes de yourtes balayées par le vent des steppes. Au début des années 2000, il s'installe au Maroc, puis il séjourne en Pays Dogon d'où il ramène longues et énigmatiques pirogues et découvre les jungles indonésiennes, précipité de vie, univers foisonnant aux multiples copulations qui lui inspire des bas-reliefs profanes qui évoquent les figures du Kâma-Sûtra.

À chaque fois, il a rassemblé son bagage et il a repris la route. Vaille que vaille, il s'est redressé et a repris le cours de sa vie – mais là, c'est comme si le ciel lui était tombé sur la tête. Comme si le sol se dérobaît sous ses pas.

La dernière année a été longue et particulièrement éprouvante.

L'hiver blanc.

D'une blancheur de linceul.

De la blancheur des draps où son amour lentement se meurt, seule.

Tous les matins, tôt, très tôt, il rejoint l'atelier et il se met au travail. Les toiles sont noires, de plus en plus noires. Les premiers temps, il y avait des crabes partout, cisailant de leurs pinces coupantes la toile ou le papier, mais au fil des mois ils ont disparu, comme ont disparu les nasses, les carcasses de barques et les charpentes des cabanes.

Ses toiles n'ont jamais été aussi abstraites. Et aussi noires. La voie lactée sans la moindre étoile. On se croirait plongés dans l'espace infini.

Le noir, aime-t-il à répéter, c'est la couleur de l'Univers. Contrairement à ce que croit le quidam, le noir ne signifie pas la nuit, l'obscurité, mais au contraire ouvre sur la lumière, sur la transcendance.

Puis la chose arrive, terrible, qui le laisse K.O.
Feu mon amour.

De leur amour feu, il ne reste qu'une poignée de cendres qu'il ira disperser un jour de beau temps dans les eaux bleues de la plage de la Balette, à l'ombre du clocher de Collioure.

Comment se relever ?
Comment demeurer là où la foudre a frappé ?

Une fois de plus, il lui faut faire ses valises et, baluchon sur l'épaule, « les poings dans ses poches crevées », il reprend le chemin.
Direction Perpignan, Néfiach, le comptoir du Barcelona ou une cabane sur la plage, les pieds dans l'eau, et les yeux perdus sur l'horizon.

Le retour sur terre est difficile. Le jour a un goût de papier mâché, les nuits sont peuplées de fantômes.

L'impression de vivre dans une chambre sans fenêtre.

D'avoir perdu le son de soi.

Alors, il sort.

Il marche, il marche droit devant lui, puis s'arrête au milieu de la nuit.

Dehors, dévorée par l'ombre de la terre, la lune dans le ciel est presque noire, et il reste longtemps ainsi, debout au milieu des roseaux, à écouter les étoiles.

Il n'arrive pas à reprendre le chemin de l'atelier. C'est un nouvel atelier. Un nouvel atelier, c'est comme un nouvel amour, on a envie de bien faire mais on ne sait pas encore très bien comment s'y prendre. Il faut du temps. Alors il le prend. Ou du moins il le perd, ici et là, avec des amis ou des rencontres de hasard, féminines de préférence.

C'est que le printemps est revenu, et avec lui les beaux jours et une certaine douceur de vivre.

Quoi de mieux qu'une fête la nuit sur la plage pour chasser les cafards de son crâne.

On n'est pas sérieux quand on a 70 ans et qu'on est peintre en pays catalan.

T'es rock, coco ?

Affirmatif Camarade.

La joie de vivre est de retour. L'amour heureusement est une plante vivace et les jours reprennent de la couleur, les nuits de leur saveur.

Il revient à l'atelier dont il commence par salir les murs. Ca sentait trop le propre, il fallait y apporter un peu de désordre. Les mots et les bestioles qu'il griffonne s'entrechoquent dans un tourbillon qui emporte l'esprit.

Au milieu des habituelles et presque rituelles *improperies*, insultes et autres insanités adressées à un peu à tout le monde, on distingue des bribes de phrases de Pessoa.

Celle-ci par exemple, qu'il a recopiée à différents endroits de l'atelier : *Nous ne marchons qu'à l'intérieur de nous-même.*

Sur la toile qu'il a posée ce matin sur le chevalet, il a croqué la silhouette bitumée d'une maison que l'on vient de détruire, ou qu'on n'est en train de bâtir, on ne sait pas vraiment.

Une nouvelle maison dans tous les cas. *Casa de foc*. Une maison de feu sous un ciel embrasé, lourd d'orages et d'imprécations.

Un immense incendie embrase l'air et il pleut des rochers et des arêtes de poissons.

Le pinceau a l'éclat de l'éclair.

La puissance du cri.

L'écriture traverse la toile comme le train le paysage. Elle la cingle, la fait trembler, vibrer de tout son épiderme et, tout à coup, à nos oreilles résonne la voix du dedans, la voix maudite de tous les peintres de tous les temps - Caravage et Goya, Van Gogh et Rothko - qui, alors qu'autour d'eux le monde s'effondre, s'échinent jour après jour, coûte que coûte, à rejoindre leur atelier et à peindre leur *pauvre* grande œuvre.

Alors qu'il pense en avoir fini, -on se croirait dans une grotte éclairée par la flamme vive de la torche-, il se rend compte que dans le coin gauche du tableau,

au pied de l'escalier, face à la maison évidée, il manque une pintade, peut-être, oui, c'est ça...

Pas un escargot ou une tortue, non.

Une pintade.

Une jolie petite pintade tachetée.

Il n'hésite pas bien longtemps, et la dessine aussitôt, et d'un seul trait, la jolie petite pintade tachetée. Il y a des matins où ce n'est pas plus compliqué que cela, la peinture.

Lorsqu'il quitte son atelier ce jour-là, il laisse derrière lui une part de sa rage et un chevalet en flammes.

Cocteau, à qui l'on demandait un jour ce qu'il emporterait si un incendie se déclarait chez lui, a répondu avec l'esprit qu'on lui connaît : le feu.

Roger Cosme Estève, lui, à la même question, aurait pu répondre : la couleur du feu.

Didier Goupil
Auteur du *Journal d'un Caméléon*,
la biographie mouvementée et fantasmée du peintre Roger Cosme Estève
éditions Le Serpent à plumes, 2015